

EXTÉRIEUR.

ESPAGNE.

Madrid, le 19 mars.

Il se passe depuis quatre jours des événements qui ébranlent le trône de nos maîtres. Depuis six mois les esprits étaient vivement agités. Les uns accusaient le prince de la Paix d'être de concert avec la reine pour faire périr le prince des Asturies; d'autres que le prince des Asturies était à la tête d'un parti pour détrôner son père. On disait qu'il avait reçu ce projet de sa femme. Des conseils solennels, de longues procédures suivies d'exils et d'actes publics, loin de calmer l'opinion, l'agiterent davantage. Les troupes françaises, quoique sur les bords de l'Ebre et éloignées de plus de 40 lieues de notre capitale, étaient dans une situation de *statu quo*, que le grand nombre de courriers qui se succédaient à chaque instant, et les grandes négociations qui paraissaient exister, n'éclaircissaient pas. Nos troupes avaient été rappelées du Portugal, et s'avançaient à marches forcées sur la capitale. La cour paraissait divisée et sans plan. Ce que l'on ordonnait un jour, était contremandé le lendemain. Il n'y avait ni ordre ni unité de pouvoir.

Dans cet état de choses, le 15 mars le bruit se répandit que le roi, qui était à Aranjuez, devait se retirer à Séville; qu'un grand conseil qui avait été tenu au palais l'avait ainsi décidé; mais que les opinions étaient opposées, que la reine et le prince de la Paix voulaient partir, et que le prince des Asturies et son frère voulaient rester.

On ne tarda pas à apprendre que les troupes qui étaient cantonnées à Madrid avaient ordre d'en partir. L'inquiétude était dans toutes les têtes, lorsqu'une proclamation du roi, qui fut publiée le 16, y porta un peu de calme.

Le 17, on sut que les gardes espagnoles venaient de partir pour Aranjuez, et que les deux régimens suisses restaient seuls ici. Ces régimens depuis long-temps ne sont pas populaires dans notre ville. Tout le monde, à cette nouvelle, se porta sur les avenues d'Aranjuez. Espagnols, disaient-ils aux soldats, abandonnez-vous votre patrie? Protégez-vous la fuite d'un prince qui sacrifie ses sujets, et va porter le trouble dans nos colonies? Aurions-nous aussi peu d'esprit public que les habitants de Lisbonne?

Plusieurs ministres qui n'étaient point de l'avis du départ, firent courir des circulaires dans les villages environnans pour prévenir de ce qui se passait, et de l'éminent danger où se trouvait la patrie. Le 18, les paysans se rendirent en foule à Aranjuez. Des relais étaient déjà placés sur la route de Séville, les troupes encombraient la ville, les bagages de la cour s'emballaient dans tous les appartemens. La nuit du 17 au 18, fut une nuit de tumulte. La maison du prince de la Paix était gardée par ses gardes qui avaient un mot d'ordre particulier; celle du château en avait un autre.

A quatre heures du matin, le peuple se porte en foule au palais du prince de la Paix, et est repoussé par ses gardes. Les gardes-du-corps prennent fait et cause pour le peuple, et fondent sur les gardes du prince. Les portes sont enfoncées, les meubles brisés, les appartemens dévastés. La princesse de la Paix accourt sur l'escalier; elle est conduite au palais du roi avec tous les égards dus à sa naissance et à son rang. Le prince de la Paix disparaît. Don Diego Godoy, son frère, commandant des gardes-du-corps est arrêté par ses propres gardes.

Le roi et la reine resteront debout toute la nuit du 17 au 18.

L'ambassadeur de France arriva de Madrid à cinq heures du matin, et se rendit aussitôt auprès de Leurs Majestés.

Le 18, une proclamation du roi accordant au Prince de la Paix la démission de ses charges, et déclarant qu'il se charge lui-même du commandement de ses armées, est publiée à Aranjuez et à Madrid.

A la réception de ces nouvelles, le peuple de Madrid se porte en foule à la maison du prince de la Paix et à celles de plusieurs ministres. Dans toutes, les meubles sont brisés, les vitres cassées. Personne ne s'oppose au désordre; le capitaine-général avait perdu la tête. Les régimens suisses resteront cantonnés dans leurs casernes.

Aranjuez, le 21 mars.

Depuis le 16 jusqu'au 21, Madrid et Aranjuez ont été le théâtre de différentes émeutes dans lesquelles les maisons du prince de la Paix, du ministre des finances Soler, du directeur de la Consolidation Espuicosa, d'autres ministres, et de plusieurs parens du prince de la Paix, ont été pillées et les meubles brûlés sur les places publiques. Le prince de la Paix a été arrêté dans un grenier de sa maison où il se tenait caché depuis trente-six heures.

Le 16, le roi fit paraître la proclamation ci-jointe n° I.

Le 17, le roi fit connaître, par une autre proclamation, qu'il donnait au prince de la Paix la démission de ses places, et qu'il se chargeait lui-même du commandement de son armée.

Le tumulte allant toujours croissant, le roi crut devoir, le 19 au soir, faire publier le décret ci-joint, n° II.

Le 20, les publications ci-jointes ont eu lieu, nos III et IV.

Le quartier-général du grand-duc de Berg était à Aranda; le 19, à Somosierra; le 20, à Brútrago; le 21, à Alkevanda. Il avait avec lui les corps du maréchal Moncey et du général Dupont. Son arrivée paraissait généralement désirée. La masse du peuple de Madrid a été calme et tranquille; et comme il arrive dans des cas pareils, les désordres n'ont été commis que par un petit nombre d'individus.

N° I.

PROCLAMATION DU ROI.

Mes aimés sujets, votre noble agitation dans ces circonstances est un nouveau témoignage qui m'assure des sentimens de votre cœur. Moi qui vous aime comme un père, je m'empresse de vous consoler dans l'état d'angoisse qui vous opprime. Respirez tranquilles. Sachez que l'armée de mon cher allié l'EMPEREUR DES FRANÇAIS traverse mes Etats avec des sentimens de paix et d'amitié; elle a pour but de se porter sur les points menacés d'un débarquement de l'ennemi. La réunion du corps de ma garde n'a pour objet ni de défendre ma personne, ni de m'accompagner dans un voyage que la malignité vous a fait supposer nécessaire. Entouré de l'inébranlable loyauté de mes aimés sujets qui m'en ont donné des preuves si irréfragables, que puis-je craindre? Et si la nécessité urgente venait à l'exiger, pourrais-je douter des forces que vos cœurs généreux m'offriraient? Non: cette nécessité, mes peuples ne la verront pas. Espagnols, tranquillisez vos esprits. Conduisez-vous comme vous l'avez fait jusqu'à présent avec les troupes de l'allié de votre roi, et vous verrez dans peu de jours la paix de vos cœurs rétablie, et je jouirai de celle que le Ciel m'accorde au sein de ma famille, et de notre amour.

Donné à Aranjuez, le 16 mars 1808.

N° II.

DÉCRET ROYAL.

Comme mes infirmités habituelles ne me permettent pas de supporter plus long-temps le poids important du gouvernement de mon royaume, et ayant besoin, pour rétablir ma santé, de jouir dans un climat plus tempéré de la vie privée, j'ai décidé, après la plus mûre délibération, d'abdiquer ma couronne en faveur de mon héritier, mon très-aimé fils le prince des Asturies.

En conséquence, ma volonté royale est qu'il soit reconnu et obéi comme roi et seigneur naturel de tous mes royaumes et souverainetés; et pour que ce décret royal de ma libre et spontanée abdication soit exactement et dûment accompli, vous le communiquerez au conseil et à tous autres à qui il appartiendra.

Donné à Aranjuez, le 19 mars 1808.

JO EL REY.

A don Pedro Cevallos.

N° III.

ÉDIT.

Don Arias-Antonio Mor et Velarde, doyen, gouverneur par intérim du conseil.

Le roi, notre maître, Ferdinand VII, me communique par divers ordres que je viens de

recevoir, que S. M. a pris la résolution de confisquer immédiatement tous les biens, effets, actions et droits de don Emmanuel Godoy, par tout où ils peuvent se trouver; qu'à cet effet, S. M. a pris toutes les mesures convenables, lesdits biens lui appartenant directement; qu'elle a pris aussi la résolution de venir sous peu dans cette ville pour s'y faire proclamer; mais qu'au paravant elle veut que le peuple de Madrid, si dévoué et si attaché à sa personne royale, lui donne des preuves de calme et de tranquillité, lui assurant qu'elle a donné des ordres contre don Emmanuel Godoy, ses biens et revenus, lesquels ne lui appartiennent plus; qu'elle pense très-sérieusement à réparer les torts faits à ses sujets aimés qui ont souffert pour sa cause; enfin qu'elle veillera constamment à prendre toutes les mesures capables d'assurer leur bonheur. S. M. me prévient également qu'elle a nommé colonel de ses gardes espagnoles M. le duc de l'Infantado, en lui conférant en même temps la présidence de Castille. Le roi, mon maître, veut que les personnes qui ont été confinées à la suite de la cause poursuivie à Saint-Laurent, reviennent à côté de S. M. Afin que ceci soit connu de tous et que ce peuple loyal de Madrid sache combien le roi, notre maître, travaille à sa félicité et à son bien-être, elle m'a ordonné de vous le communiquer, ce que je fais par le présent.

Madrid, ce 20 mars 1808.

Signé, DON ARIAS MOR.

N° IV.

Le Conseil au public de Madrid.

Rien ne doit altérer la tranquillité publique dans le moment heureux de l'élévation au trône des Espagnes du roi Ferdinand VII. Ses fideles sujets ont donné de bonne heure à S. M. des preuves de leur dévouement et de leur amour. Ils ne doivent pas douter de l'affection que S. M. a pour eux et de l'emploi qu'elle en fera pour la félicité publique et pour l'accomplissement des desirs du peuple de Madrid. Mais ce qu'il y a de plus important pour le succès des vues élevées de S. M. est l'ordre public; et afin que celui-ci soit assuré, le conseil se flatte que tous les habitants de cette fidele ville se retireront chez eux et qu'ils resteront dans la plus parfaite tranquillité, persuadés qu'ils donneront ainsi à S. M. dans le premier moment de son regne, le témoignage le plus sûr de la sincérité de leurs sentimens, et des acclamations de fidélité que l'on entend dans ces jours.

Pour copie conforme à l'original.

Certifié par BARTHOLOMÉ MUNOZ DE TORRES, du conseil de S. M., son secrétaire, etc.

Signé, MUNOZ DE TORRES.

DANEMARCK.

Copenhague, le 15 mars.

M. de Tarrach, ministre de Prusse près la cour de Suède, a reçu de son souverain l'ordre de quitter Stockholm.

L'ambassadeur de Suède à Pétersbourg, a dû quitter cette ville le 2 de ce mois.

M. de Taube, chargé d'affaires de Suède près notre cour, est retourné en Suède, avec tous les Suédois qui se trouvaient ici.

(Gazette de Vienne.)

— Le 12 de ce mois, M. le général-major comte de Baudissin, a été nommé commandant de Copenhague.

Le même jour, on a publié au son du tambour, à Elsenor, que toute communication avec la Suède était défendue. Celui qui enverra dans ce royaume des lettres ou des paquets, qui s'y rendra ou qui y entretiendra des liaisons, sera puni de mort. Les navires qui en arriveront seront forcés de rebrousser chemin, et s'ils ont à bord des voyageurs, il leur sera notifié qu'ils peuvent débarquer, mais qu'ils n'auront plus la permission de retourner en Suède.

— M. le major Wurzen, de l'artillerie, a été nommé provisoirement commandant de la citadelle de Friedrichsafen.

— Nos corsaires qui étaient très-impatiens de quitter leurs stations d'hiver, ont reçu aujourd'hui même, à la suite de la publication de la guerre, la permission de courir sur les vaisseaux suédois.

— Le consul de Suède, M. Gram, a cessé ses fonctions.

— On a fait ici un relevé exact de toutes les familles et de tous les individus de la nation suédoise qui sont domiciliés dans le pays. Cette liste a été remise à la police.

M. Netzel, précédemment chargé d'affaires de Suède à Hambourg, et qui vivait ici comme simple particulier, est parti pour la Suède.

(Publiciste.)

ALLEMAGNE.

Aschaffembourg, le 23 mars.

Des lettres d'Erfurt parlent d'une émeute qui a eu lieu le 3 et le 4 dans cette ville, et dont les ouvriers des fabriques ont été les auteurs. Elle a été la suite d'une discussion survenue entre ces derniers et les maîtres des fabriques qui voulaient les payer en monnaie de Prusse, d'après leur pleine valeur, et non suivant le taux admis dans le commerce.

Un grand nombre de compagnons de métier se réunirent à ces ouvriers, et demandèrent tumultueusement au magistrat de faire droit à leurs plaintes à ce sujet. Le commandant de la gendarmerie se donna beaucoup de peine pour rétablir l'ordre; mais tous ses efforts furent inutiles. Enfin, on dut faire avancer un détachement de troupes réglées; et les mutins ayant osé résister, on dut employer la force; quelques ouvriers furent blessés et le rassemblement entièrement dispersé. Le 5, la tranquillité fut rétablie. On avait arrêté la veille les principaux moteurs de ce tumulte, et des gardes avaient été mises à la porte de toutes les fabriques. Dans l'après-midi du 5, le magasin à poudre de Pétersberg, où les individus susdits étaient détenus, a sauté en l'air, sans qu'on en sache la cause. Quatre personnes ont perdu la vie.

(Journal de l'Empire.)

PRINCIPAUTE DE LUCQUES.

Lucques, le 15 mars.

Notre gazette publie le rapport suivant du préfet de Piombino, sur la belle défense faite par la troupe et garde nationale pour sauver un convoi des mains des Anglais; en voici la substance:

Une frégate et un corsaire anglais ont croisé aujourd'hui pendant toute la journée devant Piombino. Ce soir, un convoi marchand s'est trouvé à la portée de l'ennemi; mais heureusement il a réussi à gagner le Port-Vieux. Une partie du convoi s'est mise en bataille sous le canon de Piazzarella. A neuf heures, les Anglais sont venus pour s'emparer du convoi qui était au nombre de quatre bâtimens. Les ennemis étaient sur des chaloupes et sur le corsaire; leur frégate était en panne, et on a commencé une fusillade très-vive. Toute la garde nationale a pris les armes, ainsi que la troupe de ligne; plusieurs détachemens ont été envoyés au Port-Vieux et à Salivoli. La batterie de Piazzarella a tiré plus de 30 coups de canon. On a entendu des cris de détresse venant d'un des bâtimens ennemis. Les Anglais se sont retirés à onze heures, et nous avons eu la satisfaction de sauver tout le convoi. Il est une heure du matin. L'ennemi est disparu.

(Journal de l'Empire.)

ETAT ROMAIN.

Ancône, le 18 mars.

Les Anglais ne sont plus en vue. La frégate et la corvette, qui croisaient à la hauteur de notre port, ont pris une autre direction, après avoir reçu la nouvelle de l'arrivée dans ces parages de forces françaises supérieures. Les marins anglais, prisonniers de guerre à Ancône, vont partir pour Milan.

— On écrit de Rome qu'un officier de bouche du ministre de France, traversant un corridor du palais, qui conduit à l'office, avait vu un homme mort, assis sur une chaise, avec un pistolet à la main, ayant la tête fracassée par la décharge du pistolet dans la bouche. Il fut saisi de terreur à un tel spectacle. Ses cris attirèrent tous les gens de la maison, qui ne purent concevoir comment le suicide avait pu s'introduire dans le palais, et comment il avait pu se tuer sans qu'on entendit la moindre détonation. On informa de cet événement le gouverneur de Rome, qui envoya sur-le-champ un notaire pour la reconnaissance du cadavre; mais il était tellement défiguré qu'on ne put le reconnaître. On trouva sur lui un billet où il avait écrit ces mots: *Je suis Dominique Castellani, de Calabre.*

— Les Anglais ont fait différentes tentatives contre les îles grecques et contre la Morée; mais ils ont été repoussés presque sur tous les points où ils se sont présentés.

(Journal de l'Empire.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 28 mars.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 27 mars 1806, sur la demande de Nicolas Carré, propriétaire cultivateur à Saint-Georges-sur-la-Prée,

Le tribunal de première instance à Bourges, département du Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Blain, de Saint-Georges-sur-la-Prée, parti pour le service militaire en 1775, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

Par jugement du 27 novembre 1807, sur la demande de Marguerite Rolland, fille majeure, demeurant à Guingamp, en déclaration d'absence d'Yves Limon.

Le tribunal de première instance à Guingamp, département des Côtes-du-Nord, attendu le résultat de l'enquête qui a eu lieu en vertu d'un autre jugement du 17 octobre 1806, a déclaré l'absence d'Yves Limon, et envoyé la demande en possession provisoire des biens qui lui appartenaient au jour de son départ, à la charge par elle de fournir caution pour sûreté de son administration.

Par jugement du 1^{er} décembre 1807, sur la demande de dame Renée-Françoise-Julienne Serault, veuve de Pierre Macé,

Le tribunal de première instance à St-Brieux, département des Côtes-du-Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Mathurin François Serault, embarqué il y a 25 ans pour un voyage de long cours sur le navire *la Levy*.

Par jugement du 7 décembre 1807, sur la demande de Henri Manchien, et de Catherine Charriot, sa femme, veuve en premières noces de Joseph Grenon,

Le tribunal de première instance à Issoudun, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Louis Grenon, de la commune de Vatan.

Par jugement du 31 décembre 1807, sur la demande de Jacques-Pierre Audebert, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Blois, département de Loir-et-Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques-Louis Audebert, disparu de Blois depuis plus de 10 ans sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Sociétés littéraires des Sciences et Arts d'Amiens et de Nancy.

SECOND ARTICLE.

Nous avons fait connaître rapidement les travaux de la Société littéraire d'Amiens pendant 1807, nous allons parler de celle de Nancy.

Comme dans les années précédentes, elle s'est, pendant celle-ci, occupée de nouvelles recherches dans les sciences physiques, de discussions littéraires, et de l'examen de quelques ouvrages qui lui ont été adressés. Ses soins se sont étendus aux moyens d'encourager les connaissances utiles et les découvertes dont il peut résulter quelque avantage ou quelque progrès dans les arts.

Parmi les membres de la Société qui lui ont offert des travaux de cette espèce, on distingue M. Vautrin, dont le projet d'une méridienne à exécuter dans la cathédrale de Nancy a mérité son approbation, comme présentant l'idée d'un monument utile, semblable à celui qui existe dans l'église de Saint-Sulpice à Paris.

Des observations sur les causes de la chaleur et la nature du calorique, par M. Haldat, ont fixé son attention et lui ont paru propres à jeter quelques nouvelles lumières sur cette partie de la chimie.

Le *Mémoire* de M. Braconnot sur la force assimilatrice des végétaux n'est pas moins intéressant. L'auteur s'attache à y démontrer que cette importante et mystérieuse opération de la nature s'effectue par le concours et l'action de l'eau et de la lumière; il révoque en doute, et croit même démontrer par des faits, qu'il est faux que les plantes tirent de la terre des sucs qui varient suivant la nature des racines et épuisent le sol. Cette théorie présente, comme on voit, un champ aux

expériences, et le *Mémoire* de M. Braconnot, qui en indique déjà un grand nombre, ne peut qu'inspirer un grand intérêt; on en trouvera un extrait assez étendu dans l'analyse déjà citée.

C'est encore à M. Braconnot qu'est dû un autre *Mémoire* sur un minéral trouvé aux Fonds-Saint-Barthelmy, près Nancy. Cette substance est en masses arrondies, caverneuses dans quelques endroits, d'une couleur noire et d'une dureté assez grande pour rayer le verre et pour donner des étincelles au briquet. C'est une espèce de mine de fer dans laquelle il entre, sur cent parties, 26 de silice, 10 de chaux et environ 58 de fer à l'état métallique.

L'on lira avec plaisir les observations de M. Haldat sur la double vision; il y explique par les lois de la physiologie et par le mécanisme des parties les phénomènes de la vue, et comment avec deux yeux, chacun fourni d'organes complets pour voir et juger seul, nous n'appercevons cependant point les objets doubles; les recherches de M. Valentin, correspondant de la Société, sur le traitement de l'hydrophobie, cette cruelle maladie contre laquelle il y a encore si peu de moyens assurés; un essai de M. Vimont, médecin à Château-Salins, sur les phlegmasies du système muqueux, affection morbifique, sur laquelle MM. Bichat et Pinel ont publié d'excellentes observations où les vrais principes sont établis; des détails sur le traitement d'une maladie extraordinaire par M. le docteur Serrieres; tous ces travaux méritent d'être connus parce qu'ils peuvent contribuer au progrès des connaissances qui en sont l'objet, et que ce n'est que par la publicité des découvertes que l'on accroît le domaine des sciences.

Le résultat des expériences de M. Mandel, sur un savon qui se fait à Nancy, intéresse les fabriques qui emploient cette substance. Le conseil du commerce et des arts du département désirait savoir s'il pouvait remplacer les savons ordinaires; après une analyse soignée, M. Mandel s'est convaincu que, malgré la différence qu'il y a entre les matières qui entrent dans la composition de ce savon, et celles de celui de Marseille, il peut jusqu'à un certain point remplacer ce dernier pour dégrasser les étoffes, les préparer à la teinture, même blanchir le linge, et que le seul inconvénient qu'il lui reconnaît, est de leur communiquer une odeur désagréable qui exigerait de grands lavages pour être enlevée.

M. Justin Lamoureux a offert à la Société un manuscrit intitulé: *Recherches sur l'abolition de la servitude en Europe et sur l'état des serfs au moyen âge*, sujet déjà traité par des plumes savantes, mais où l'on peut encore saisir des aperçus propres à éclairer l'histoire de la civilisation.

M. Coster a lu une dissertation sur la *Rusticiade*, poème latin dont voici le sujet, d'après la notice qu'en donne M. Coster lui-même.

En moins d'un demi-siècle, l'ancienne Lorraine fut le théâtre de deux événements mémorables, la défaite et la mort sous les murs de Nancy, de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, en 1475; et en 1555, la dispersion d'une innombrable multitude de paysans allemands fanatisés, qui venaient inonder la France. Deux poèmes latins, la *Nancéide* et la *Rusticiade*, ont célébré dans les tems ces deux événements.

Ces paysans, qui n'étaient autre chose que des Anabatistes et Zuingliens, bien différents aujourd'hui de ce qu'ils étaient alors, se présentèrent en armes aux frontières de la Lorraine; ils venaient, disaient-ils, rétablir la vérité évangélique; Antoine, duc de Lorraine, va à leur rencontre, à la tête de 10,000 hommes, leur en tue 30,000 en trois combats, dans moins de quinze jours, et les disperse. Cet exploit célébré dans les histoires de Lorraine, d'Alsace et d'Allemagne, n'a pas été exposé avec assez d'étendue par les écrivains français: l'événement s'est perdu au milieu de ceux qui ont occupé l'Europe à cette époque; François 1^{er} était prisonnier de Charles-Quint, et ces deux princes ont en quelque sorte absorbé à eux seuls l'attention de la postérité.

Cependant un chanoine de Saint-Diez, nommé ou qui se nomme *Pilladius*, a pris à tâche de faire un poème latin sur cette guerre et de célébrer les victoires du duc Antoine, sur les Rustaids; il lui a donné en conséquence le nom de *Rusticiade*; elle est comme la *Nancéide*, en cinq à six mille vers.

« La *Rusticiade*, dit l'auteur de l'analyse, n'est pas un poème épique, comme l'a dit dom Calmet, ce ne serait qu'une histoire en assez bons vers, mais recommandable par son exactitude, si à chaque page, elle ne se trouvait mêlée de fictions, de citations tirées de la mythologie, de descriptions, de comparaisons assez poétiques pour faire regretter que *Pilladius* n'ait point fait une épopée. »

M. Coster a rapporté plusieurs passages de ce poème pour justifier l'espèce d'éloge qu'il en fait. Voici comme *Pilladius* décrit le mois de mai, ou plutôt le printemps:

*Herbicomus Maius vestibat florifer agros
Floribus æstivis, culmis cerealibus, atque
Fundebat tellus dulces cum floribus herbas.
Omnia florebant : de palmitis gemma tacebat
Vitifero : patulis frondebat frondibus arbor :
Sublimis volucrum concentibus aura sonabat
Et trabe sub celsâ præpes transibat hirundo.*

On voit, dans ce poème, que Pilladius était nourri de la lecture des poètes anciens; plusieurs de ses vers sont des reminiscences ou des imitations. Le départ du duc Antoine pour aller attaquer les Rustaids, a une grande ressemblance avec les préparatifs de chasse que Didon ordonne pour jouir du plaisir d'être seule avec Enée. Il est inutile de dire combien la différence surpasse la ressemblance; mais l'on ne peut refuser du talent poétique au chanoine de Saint-Diez; reste à savoir comment les Romains, du tems de Virgile, auraient trouvé des vers latins faits en Lorraine dans le 16^e siècle.

Après un extrait d'une *Dissertation historique sur la glace artificielle*, traduite de l'allemand par M. Blau, on trouve une notice sur la vie de M. Valh, professeur de botanique, directeur du Jardin des Plantes et membre de l'Académie des sciences de Copenhague, associé de celle de Nancy, mort en 1804. Cette notice par M. Willemet fait en même tems connaître les ouvrages de ce savant étranger, dont les travaux sur la botanique sont très-estimés, et ont contribué aux progrès de cette science.

M. Willemet a également consacré une notice à la mémoire de M. Durival, ancien greffier du conseil de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine; il était membre de la Société de Nancy, du conseil d'arts et commerce du département; il a consacré sa vie à l'agriculture, et a publié plusieurs ouvrages utiles pour en répandre la connaissance et les bons principes. Il est mort en 1804.

L'analyse dont nous donnons ici l'aperçu, et qui nous semble d'un grand intérêt, est suivie d'un catalogue raisonné des ouvrages des membres de la Société; on y voit que M. Mollevault, professeur de littérature au Lycée de Nancy, a donné au public une nouvelle édition de sa traduction estimée, des *Élégies de Tibulle*, en vers français; il y a joint le quatrième livre, qui ne se trouvait point dans les précédentes.

Enfin, le recueil est terminé par un joli conte intitulé : *Céphise et l'Amour*, du même auteur. Nous en rapporterons le passage où le poète peint la jeune fille allant trouver l'Amour endormi; le lecteur pourra juger de la pièce entière par cet échantillon :

- « L'oreille ouverte, l'œil au guet,
- « Le sein soulevé par la crainte,
- « Céphise avance un pied discret,
- « Qui de la plus légère empreinte
- « Marque à peine un sable muet,
- « Entr'ouvre de ses mains tremblantes
- « Des feuilles le rideau mouvant,
- « Coupe ses ailes incertaines
- « Et fuit plus prompte que le vent.
- « Mais notre belle fugitive,
- « En sa course un peu trop hâtive,
- « A réveillé le jeune Amour, etc. »

Nous ne devons pas oublier de rappeler ici l'ouvrage de M. Vautrin, intitulé : *L'Observateur en Pologne*, dont l'estimable auteur a lu plusieurs extraits à la Société de Nancy, et où l'on remarque des réflexions judicieuses sur les causes physiques, morales et politiques qui ont troublé si long-tems cette belle partie de l'Europe.

PEUCHET,

LITTÉRATURE.—ÉDUCATION.—HISTOIRE.

Histoire de France de la jeunesse, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au 1^{er} janvier 1808, avec des leçons explicatives de chaque règne et de chaque époque intéressante de cette histoire. Ouvrage élémentaire destiné à l'usage des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe (1).

De tous les genres de littérature, le plus utile, sans contredit, est l'histoire. On y acquiert des connaissances, au défaut desquelles on ne peut jouer dans le monde qu'un rôle obscur et quelquefois humiliant. C'est, lorsqu'elle est bien enseignée, une école de mœurs, où l'on s'instruit par l'exemple, et où l'on puise des leçons d'auteur plus efficaces, qu'elles sont présentées de manière à ne point blesser l'amour-propre.

(1) Un gros vol. in-12 de 664 pages, petit caractère, orné d'une gravure allégorique. Prix, 4 fr. broché, et 5 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Gérard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 59.

Le sage et vertueux Rollin, qui se connaissait si bien en éducation, regardait l'histoire comme le premier maître à donner aux enfans, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, et à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle sert même beaucoup, disait-il encore, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, ce célèbre professeur prétendait-il que l'étude de l'histoire devait précéder toutes les autres et leur préparer la voie.

J. J. Rousseau ne pensait pas ainsi : il ne voulait point qu'on apprît l'histoire aux enfans, parce qu'il trouvait qu'elle était au-dessus de la portée ordinaire de cet âge; il rapporte même dans son *Emile* une anecdote qui le prouverait, s'il était permis de tirer une conclusion générale d'un fait particulier. Mais cette doctrine n'a pas trouvé beaucoup de partisans, malgré le nom imposant de son auteur, et malgré tous les raisonnemens sur lesquels il l'appuie, et qui, à les bien examiner, ne sont que d'ingénieux et brillans paradoxes, qu'ornent à-la-fois et les fleurs de l'éloquence la plus vive, et les charmes du style le plus pur et le plus parfait. Le système de Rollin a généralement prévalu, et l'étude de l'histoire est devenue dans toutes nos maisons d'éducation modernes, l'un des plus importants objets de l'enseignement.

Au reste, Rollin n'est pas le premier qui ait senti combien il était nécessaire et avantageux de meubler de bonne heure la mémoire des jeunes gens des faits remarquables des tems passés. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur, dont le nom et la vertu ont fait tant d'honneur à la république romaine, et qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils, sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui et écrivit de sa propre main, en gros caractères, de belles histoires, afin, disait-il, que cet enfant, dès son bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur ces anciens modèles de probité et de vertu.

Autrefois dans nos pensionnats et nos collèges on s'occupait fort peu de l'Histoire de France; il y avait même quelques-unes de ces maisons où elle était tout-à-fait exclue des cours. L'Histoire grecque et l'Histoire romaine étaient les seules qu'on y apprît. On considérait l'Histoire moderne comme étrangère aux objets d'étude dont se composait une éducation de collège, et on la réservait ordinairement pour un âge plus avancé. Cette méthode vicieuse que Rollin, l'abbé Lenglet-Dufresnoy et beaucoup d'autres littérateurs estimables ont combattue, n'est plus guère suivie depuis quelques années. Presque partout aujourd'hui on a soin d'unir l'étude de l'Histoire de France à celle de l'Histoire grecque et romaine, en sorte qu'à présent, un jeune homme qui sort des classes, s'il possède les belles actions d'un Thémistocle, d'un Miltiade, d'un Annibal, d'un César, n'ignorera plus les exploits d'un du Guesclin, d'un Bayard, d'un Crillon, d'un Turenne; s'il sait ce qu'ont été les batailles de Cannes et d'Arbelles, il pourra également parler de celles qui ont illustré les armes de son pays.

Nous avons déjà une multitude d'abrégés de toute espèce de l'Histoire de France, destinés à l'usage de la jeunesse, et il ne doit pas paraître étonnant qu'une Histoire qui nous intéresse si vivement, et dont la connaissance nous est si utile, ait paru jusqu'à présent sous tant de formes différentes. De tous les ouvrages de ce genre, le plus répandu était l'Abbrégé composé par l'abbé le Ragois pour l'éducation du duc du Maine dont il était précepteur, sous le titre d'*Instructions sur l'Histoire de France par demandes et par réponses*. Ce livre était à-peu-près le seul qui fût en usage dans nos maisons d'éducation; cependant il était loin de mériter une distinction si honorable. « Ce n'est, disent les auteurs du nouveau Dictionnaire historique, qu'un squelette » aussi rebutant par la sécheresse et la stérilité » des idées, que par la froideur, l'incorrection et » la monotonie du style. Aucune remarque » piquante sur les lois, les mœurs et les usages » de la nation. Ceux qui ont continué cet aride » Abrégé, ont imité parfaitement le premier au- » teur; ils se sont bornés à compiler et à abré- » ger les gazettes, et ont souvent très-mal choisi » les événemens. »

Quelque sévère que soit ce jugement, il est juste. Il est certain que ce livre dont j'ai peine à concevoir le succès, présente dans toutes ses parties des fautes et des incorrections de toute espèce, et une foule de détails inutiles et fastidieux même, qui auraient dû, dès long-tems, lui ôter l'es- » pèce de vogue dont il a joui. Je n'en citerai qu'un exemple. On lit au règne de Louis XIII (page 169 de la nouvelle édition de 1806) : « son » corps fut ouvert en présence du duc de Ne- » mours, du maréchal de Vitry, et de Souvray, » premier gentilhomme de la chambre. On trouve

» qu'il avait des ulcères dans les intestins, un » apostème dans le mesentère, un amas de mau- » vaises humeurs dans l'estomach avec des vers, » et les poumons attachés aux côtes. »

Je pourrais faire encore d'autres citations de ce genre; mais je pense que celle-ci suffit pour prouver ce que j'ai dit. J'ajoute de plus que les parties de l'ouvrage qui embrassent les règnes de Louis XV, Louis XVI et l'époque de la révolution et qui sont de plusieurs mains différentes, sont extrêmement mal faites, sur-tout la dernière qui est d'une diffusion sans exemple.

Tant de défauts dans un ouvrage qui par sa forme dialoguée était le plus propre à être mis entre les mains des jeunes personnes, faisaient desirer qu'on refît un nouvel abrégé, où, en adoptant ce que la méthode de le Ragois avait de bon, on la perfectionnât, on suivît un plan régulier; on classât, liât les événemens et indiquât leurs causes; où enfin l'on mit en scène ceux qui y avaient figuré, de manière à faire ressortir leurs actions et à les faire apprécier.

C'est ce qu'a fait avec discernement l'auteur de la nouvelle *Histoire de France de la Jeunesse* que j'annonce au public. Son livre n'est point, comme on pourrait le croire d'après son titre, un abrégé sec, froid, peu instructif, n'offrant qu'une longue série de faits, de noms ou de dates, toujours difficiles à retenir. C'est au contraire un précis où les faits les plus importants de notre histoire, les traits les plus éclatans de la vie et du caractère des rois et des autres personnages qui y figurent, sont rapportés fidèlement, et où l'auteur, en homme habile, a su, tout en évitant la prolixité reprochée à son devancier, se procurer néanmoins assez d'espace pour classer, avec la clarté et la précision nécessaires, toutes les parties les plus mémorables de notre histoire.

Voici au reste, pour plus d'intelligence, le plan d'après lequel il a travaillé.

Il a divisé son ouvrage par règnes, chacun desquels forme un chapitre. Chacun de ces règnes ou de ces chapitres contient une analyse de la vie de chaque roi. Ce résumé est suivi d'une leçon dialoguée qui n'est autre chose que ce même résumé, divisé par demandes et par réponses. A la suite de chaque race on trouve un petit tableau, rédigé également sous les deux formes du discours et du dialogue, où l'auteur indique les principaux changemens qui se sont opérés dans la religion, les mœurs, et le gouvernement, sous les rois que cette race a fournis.

Cette méthode si simple a certainement un grand avantage sur toutes celles qui l'ont précédée. D'abord par le secours des sommaires qui sont comme autant de points capitaux qui présentent avec ordre toute la matière d'un règne, l'élève en trouve d'un coup-d'œil les événemens principaux, ses époques les plus intéressantes, les noms, les caractères et les principales actions du prince et des grands personnages de l'Etat. La leçon dialoguée qui suit ces sommaires et dans laquelle on a conservé autant que possible les mêmes expressions, donne à l'élève le moyen d'en retenir le contenu sans beaucoup d'efforts et sans se fatiguer autant la mémoire que s'il avait à apprendre ces sommaires eux-mêmes, dont quelques-uns sont fort longs. D'ailleurs la forme du dialogue rompt la monotonie du récit, jette de la variété dans la leçon et doit rendre toutes les parties de celle-ci plus sensibles à l'esprit, et par conséquent plus faciles à retenir.

L'auteur s'est généralement interdit les réflexions; et je crois qu'il a bien fait. Les enfans ne sont ni politiques, ni philosophes, ni moralistes. Il importe seulement qu'ils soient instruits exactement des faits, et voilà tout; le reste appartient à un âge plus avancé. Le style de l'ouvrage est en général clair et précis; cependant j'ai remarqué quelques passages où la recherche et l'affectation se font un peu sentir. C'est un petit défaut que l'auteur, en homme sage, aurait dû éviter. S'il y a du danger à employer un style trop simple dans les livres élémentaires, il y a bien quelque inconvénient aussi à se servir d'expressions trop relevées, de phrases trop apprêtées, que les enfans peuvent ne pas bien entendre d'abord, ou sur lesquelles il faut leur donner des explications qui arrêtent la leçon.

J'ai dit que le nouvel auteur était plus concis que les continuateurs de le Ragois; en voici la preuve : dans l'édition de le Ragois que j'ai citée, le récit des événemens qui se sont passés depuis 1789 jusqu'en 1806, remplit 154 pages. Dans le nouvel ouvrage dont je rends compte, ce même récit qui se prolonge jusqu'au 1^{er} janvier 1808, n'occupe que 67 pages seulement, encore y en a-t-il la moitié à retrancher pour les leçons qui ne sont, comme je l'ai dit, que la répétition, coupée en dialogue, de la notice historique. Cependant je puis affirmer qu'aucun événement important n'a été omis, et que ceux qui y sont décrits, le sont avec tous les détails nécessaires.

Enfin, ce petit ouvrage me paraît avoir tout le mérite dont un livre de ce genre était susceptible; et je le crois digne d'être adopté avec confiance par les instituteurs, les institutrices et les mères de famille. Il suffit pour donner aux jeunes gens une idée satisfaisante de notre histoire, et il peut même préparer à la lecture des auteurs qui en traitent avec toute l'étendue convenable.

L'auteur, à qui nous devons déjà le *Plutarque de la jeunesse*, annonce qu'il va rédiger, d'après le même plan, l'Histoire d'Angleterre: l'ouvrage qu'il donne aujourd'hui au public fait augurer favorablement de sa nouvelle entreprise.

J. T. VERNEUR.

SCIENCES. — MATHÉMATIQUES.

OEuvres d'Euclide, traduites littéralement, par F. Peyrard, professeur de mathématiques et d'astronomie au Lycée Bonaparte; auteur de la traduction des *OEuvres d'Archimède*, ouvrage approuvé par l'Institut, adopté pour les bibliothèques des Lycées, et dédié à S. M. l'EMPEREUR ET ROI.

Lorsque la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national approuva la traduction des *Elémens de la géométrie d'Euclide*, de M. Peyrard, plusieurs membres manifestèrent leurs regrets de ce que ce savant ne publiât pas la traduction complète de ses *OEuvres*, et il fut invité par la classe à terminer celle d'Archimède. Lorsque cette même classe approuva cette dernière traduction, elle daigna inviter l'auteur à entreprendre la traduction d'Apollonius. Ce double vœu de la classe sera rempli. Une partie des *OEuvres d'Euclide* a déjà paru; la traduction complète des *OEuvres d'Archimède*, qui était infiniment plus difficile que celle d'Euclide et d'Apollonius, a aussi paru. La traduction d'Euclide paraîtra avant la fin de 1808. Pendant qu'on l'imprimera, M. Peyrard s'occupera de celle d'Apollonius.

Nous croyons devoir rétablir ici un extrait du rapport fait par MM. Lagrange et Delambre, à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, sur la traduction des *Elémens d'Euclide*, par M. Peyrard. Ce rapport est du 28 ventose an 12.

« Nous avons lu avec soin la nouvelle traduction, y est-il dit, en la comparant à l'original grec, du moins quant à l'énoncé de chaque proposition, et pour les parties essentielles des démonstrations; car c'eût été un travail aussi long qu'inutile que de suivre le traducteur dans des détails qui ne peuvent se traduire de deux manières. Par-tout M. Peyrard nous a paru rendre avec exactitude le sens et même les expressions de son auteur. »

La traduction d'Euclide renfermera deux forts volumes in-4°; les figures seront dans le texte et répétées autant de fois que les démonstrations les rendront nécessaires. L'édition sera à l'instar de celle d'Archimède.

La liste des souscripteurs sera placée à la tête du premier volume.

Le prix sera de 60 fr. papier ordinaire, et de 120 fr. papier velin.

L'auteur a ouvert la souscription chez lui sans aucun intermédiaire; les souscriptions seront signées de lui. Son domicile est au Lycée Bonaparte.

P O É S I E.

Traduction de l'ode d'Horace :

Ne forte credas, etc.
Lib. IV, ode 9.

Né voisin de l'Aufide à l'onde mugissante,
Si j'osai le premier, dans mes nobles essais,
Parler en vers amis de la lyre savante,
Ne crains pas, Lollius, qu'ils périssent jamais.

Non : la muse d'Homère au premier rang placée
N'a point fait de Pindare oublier les accents,
Ni ceux de Simonide, ou la foudre d'Alcée,
Ni le chantre d'Himère et ses vers imposants.

Anacréon badine, et son heureux délire,
Ses jeux bravent du tems les ravages cruels;
Et l'amour que Sapho confiait à sa lyre
Respire et brûle encor dans ses vers immortels.

Eh quoi! dans Sparte seule un amant adulgère,
De son faste royal étalant la splendeur,
Et de ses longs cheveux la parure étrangère,
Seul d'une Tyndaride a-t-il séduit le cœur?

Croit-on qu'avant Teucer de la fleche empennée
Nul n'ait guidé le vol? N'a-t-on vu qu'une fois
Ilion saccagé? Nestor, Idoménée
Ont-ils seuls mérité qu'on chantât leurs exploits?

Non : l'écuyer Déiphobe et son généreux frère
Hector, en combattant sous leurs murs investis,
Les premiers de leur sang n'ont pas rougi la terre
Pour une chaste épouse et des enfans chéris.

On a vu des héros avant les fils d'Atrée...
Mais, hélas! à leur gloire un chantre est refusé;
Les larmes ont gari sur leur tombe ignorée,
Et dans la nuit des tems leur nom est éclipse.

D'une valeur cachée à l'obscur indolence
La différence est faible, ô mon cher Lollius!
Mais n'attends pas de moi cet injuste silence,
Ni que tes longs travaux demeurent inconnus.

Ne crains point de l'oubli l'influence fatale;
Juge éclairé, ton nom brillera dans mes vers;
Ils diront ta prudence, et que ton ame égale
Supporta la fortune ainsi que les revers.

Ils te peindront encor punissant l'avarice,
Méprisant ce métal auquel tout est soumis,
Toujours à l'intérêt préférant la justice
Et poursuivant la fraude en ses derniers replis.

Non, tu n'es point, ami, le consul d'une année;
Ce beau titre te suit quand ton intégrité
Aux flots des corrupteurs s'échappant indignée,
Marche victorieuse à l'immortalité.

Le bonheur, tu le sais, n'est point dans l'opulence;
Il est à tout mortel qui des présens des Dieux
Sait faire un digne usage, et qui de l'indigence
Apprit à supporter le fardeau dangereux.

Heureux sur-tout, heureux si moins qu'à l'infamie
Aux coups de la mort même il craint de s'exposer;
Si, prodigue d'un sang qu'il doit à sa patrie,
Pour elle et ses amis il aime à le verser.

BEAUX-ARTS.

Piranesi a l'honneur de prévenir les amis des arts, qu'à son atelier de gravures, d'où sont sortis tant d'ouvrages accueillis avec faveur, il vient d'ajouter un atelier de sculptures en terre. Ce nouvel établissement doit sa naissance à la munificence de S. M. le roi de Naples, qui a donné à Piranesi un local dans ses domaines de Morfontaine, où a été découverte la terre qu'il emploie.

Cette terre est remarquable par sa douceur, sa finesse et sa légèreté; on en a tiré des vases qui, pour la beauté des formes, ne le cèdent en rien aux vases étrusques dont ils sont imités. C'est aussi à l'imitation de ces mêmes vases que plusieurs ont été décorés de figures, arabesques, feuillages, qui, pour la grâce et le fini du dessin, rivalisent avec leurs modèles.

Ces vases, propres à la décoration des jardins, à l'ornement des appartemens, aux communs usages de la vie, doivent être encore recommandés aux artistes et aux manufactures, à qui ils offriront des objets dignes de leur étude et de leur imitation.

Les prix, qui sont très-modérés, en permettent l'acquisition à tout le monde; on en trouve depuis 1 fr. jusqu'à 60 fr.

Les dépôts sont, 1°. au collège des Grassins, rue des Amandiers, près le Panthéon;

2°. Place et près la grille du Palais-Royal, n° 1354;

3°. Boulevard Montmartre, n° 27, près la rue Montmartre;

4°. Rue du Cherche-Midi, n° 32;

Et 5°. à Plailly, près Morfontaine.

A V I S.

Spectacle de la ville d'Anvers.

Nous maire de la ville d'Anvers, membre de la Légion d'honneur, prévenons le public qu'il

sera procédé pardevant nous, le 21 avril prochain à 11 heures du matin, en la salle ordinaire de nos audiences, à l'adjudication, par soumissions, de la location de la salle de spectacle de ladite ville, pour une ou plusieurs années, qui commenceront au 5 mai de l'an 1809.

Les soumissions nous seront adressées directement. Elles seront admises jusqu'au 20 avril prochain, veille du jour de ladite adjudication.

En l'hôtel de la mairie de la ville d'Anvers, le 3 mars 1808.

JEAN-ET. WERBROUCK.

COURS DU CHANGE

Bourse d'hier

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 mars 1808.	84 fr. 45 c.
Idem. jous. au 22 sept. 1808.	81 fr. 40 c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons an 7.	fr. c.
Bons an 8.	fr. c.
Rescriptions sur domaines.	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France.	1260 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} janv.	1140 fr. c.
Actions des fondrières de Vaucluse.	fr. c.

S P E C T A C L E S.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, *Œdipe*, et les *Amours d'Antoine et Cléopâtre*, ballet hist. en 3 actes.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui *Ordre et Désordre*.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui. — Samedi la repr. au bénéfice de Mme veuve Dozainville.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, *Rien de trop*, *Haine aux Femmes*, et les *Pages*.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, le *Mariage du Mélodrame* et de la *Gaîté*, suivi de la *Tête du Diable*.

Salle Montansier, Palais-Royal. Aujourd'hui, *Relâche*. — Jeudi, la clôture.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, *Grands exercices d'équitation*, et les Français en Pologne.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, tous les jours à huit heures du soir.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des *Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc.* est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

Théâtre de la Nouveauté, à l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Aujourd'hui, expériences de physique et mathématiques, tours d'adresse, de mécanique, fantasmagorie, de M. Olivier. On commencera à 7 heures et demie précises.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste.

Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. Agasse, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 14.